SERMON VII.

LA FAUSSE SÉCURITÉ.

Tu dis : Je suis riche, je suis dans l'abondance, et je n'ai besoin de rien ; mais tu ne connais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle, et nu.

Apoc. iii. 17.

DE toutes les illusions que nous pouvons nous faire à nous-mêmes, celles qui regardent l'état de notre âme sont sans contredit les plus dangereuses. Il serait triste, sans doute, d'être tranquilles sur notre santé lorsque nous serions atteints d'une maladie mortelle ; de nous croire riches lorsque notre fortune serait sur le point de nous échapper, estimés et aimés, lorsque nous serions couverts du mépris public : mais combien il serait plus triste encore de nous considérer nous-mêmes comme de vrais Chrétiens, quand nous ne le serions pas ; d'être tranquilles sur notre salut, lorsque nous marcherions *dans le chemin spacieux qui mène à la perdition* ; de rêver le bonheur du ciel, lorsque nous serions encore exposés à la condamnation ! Car, après nous avoir aveuglés jusqu'à la fin de la

vie, cette illusion ne nous laisserait bientôt que remords, angoisse et désespoir. Essayez de vous représenter l'état d'un homme qui passe tout-à-coup des espérances présomptueuses d'une fausse sécurité à la désolante certitude qu'il n'est pas prêt à paraître devant Dieu, et des chimères d'un amour-propre habile à lui persuader qu'il n'a rien à craindre à l'accablante conviction qu'il a tout à craindre ; que la vie est écoulée, que le temps de l'épreuve est fini, et qu'il n'est pas sauvé ; qu'il est perdu, perdu à jamais, perdu sans ressource. Il n'est point de paroles qui puissent décrire un pareil état, point de pinceau d'homme qui puisse peindre une telle désolation, point d'imagination qui puisse en concevoir toute l'horreur. Et cependant, cet état sera l'état d'une foule d'hommes ; ce tableau est le tableau d'une infortune aussi réelle que terrible, que se préparent une multitude de nos semblables ; cette désolation, elle sera le partage de tous ceux qui, au milieu de la lumière du Christianisme, n'auront été Chrétiens que de nom.

J'éprouve le besoin de faire retentir aujourd'hui au milieu de vous, à ce sujet, une parole d'avertissement. Puissé-je la prononcer avec force et charité, et veuille le Seigneur la faire pénétrer dans vos consciences. Jamais, peut-être, il n'a été aussi nécessaire de sonner de temps en temps l'alarme au milieu des hommes qui font profession de croire à l'Évangile : car jamais, peut-être, cette profession n'a été plus générale et plus facile

que dans le pays et à l'époque où nous vivons. Aujourd'hui que la vie religieuse renaît jusque dans les premières classes de la société, c'est presque un honneur d'être Chrétien. La religion est respectée. On en sent en général le besoin. On convient qu'il en faut un peu. On ne perd rien aux yeux des hommes à rendre au Christianisme des hommages extérieurs. Et d'un autre côté, jamais peut-être on n'a vu, dans l'Eglise, tant de contradictions entre la profession de foi et la conduite ; tant de bruit de vivre, et si peu de vie ; tant de rigorisme et si peu de conscience ; tant d'orthodoxie de tête, et si peu d'orthodoxie de cœur et de conduite ; tant de respect apparent pour Dieu, le Dimanche, dans sa maison, et si peu de respect pour sa loi, dans les affaires ; tant d'ostentation de charité, et au fond si peu d'amour, et surtout si peu d'union entre les Chrétiens. S'il en est ainsi (et qui est-ce qui, connaissant l'état de la société, peut nier qu'il en soit ainsi ?) s'il en est ainsi, dis-je, il est évident que parmi les hommes qui font profession de croire à l'Évangile, il doit y en avoir beaucoup qui se font illusion à eux-mêmes relativement à leur état spirituel, et auxquels il importe de faire entendre ce solennel avertissement : *Tu dis : je suis riche, je suis dans l'abondance et je n'ai besoin de rien, mais tu ne connais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle, et nu.*

C'est à ces hommes qui s'abusent eux-mêmes, en croyant être de vrais Chrétiens, que je viens

m'adresser. Je passerai en revue les principales illusions qui les égarent ; je chercherai à leur en faire connaître clairement la nature, et à leur en faire sentir avec force le danger. Demandez à Dieu, mes frères, qu'il me donne de mettre la main sur la plaie de leur âme, afin qu'ils la voient et la sentent, et qu'alarmés et humiliés tout à la fois, ils sortent de leur fausse sécurité, et cherchent, avant qu'il soit trop tard, la véritable paix. Accordez-moi une attention sérieuse. Ne vous tenez pas en garde contre le ministère pénible, quoique charitable, que je viens remplir auprès de vous. Il vaut mieux voir le mal, quelque grand qu'il puisse être, pendant qu'il est temps d'en chercher le remède, que d'attendre, pour le voir, qu'il ne puisse plus être guéri : Votre prière doit donc être : O Dieu, Dieu de vérité, Père des lumières, si je me fais illusion à moi-même, montre-moi mon illusion ! Fais-moi sentir que mon plus grand malheur serait de me tromper moi-même par rapport à l'état de mon âme !

Une des erreurs les plus grossières et les plus fatales, c'est celle des hommes qui se flattent de n'avoir rien à craindre pour leur salut, et se rassurent par rapport à leur destinée éternelle, parce qu'ils sont des hommes moraux selon le monde, réguliers dans leur conduite, inoffensifs, bienfaisans. Si nous pouvions lire dans les cœurs, nous verrions qu'ils ne sont pas peu nombreux ceux

qui puisent à cette source la sécurité dans laquelle ils vivent. Ils se persuadent en secret que la moralité de leur vie compense devant Dieu leur défaut de religion ; ou plutôt, que la moralité est après tout, quoiqu'on en dise, l'essentiel de la religion ; que pourvu qu'un homme soit bon père, bon ami, mari fidèle ; que pourvu qu'il soit intègre dans les affaires, qu'il ne fasse tort à personne, et qu'il fasse tout le bien qui dépend de lui, il ne peut pas être mauvais Chrétien. Je sais qu'une telle opinion suppose, dans celui qui en est imbu, une grande ignorance des vérités élémentaires du Christianisme, mais elle n'en est pas moins très-générale. Pour la combattre, je commence par nier, dans les hommes qui ne sont pas Chrétiens selon l'Évangile, l'existence d'une moralité pratique dans laquelle ils puissent placer aucune confiance devant Dieu. J'affirme, sans crainte d'être contredit, qu'il n'en est pas un seul qui satisfasse pleinement aux exigences de sa conscience, toute mal éclairée qu'elle soit. J'en appelle directement à la conscience des hommes moraux selon le monde, et je les supplie de se demander si vraiment elle ne les accuse de rien ? si elle leur rend le témoignage qu'ils ont toujours rempli tous leurs devoirs sociaux et domestiques ? si elle les absout pleinement, et à tous égards ? s'ils ne savent pas ce que c'est que le malaise intérieur, que le mécontentement de soi-même, que le murmure désapprobateur d'une

conscience dont la voix a été méconnue ? Je ne pense pas qu'il y ait un seul homme qui soit assez aveugle, ou assez endurci, pour oser affirmer, pour pouvoir se persuader que sa conscience ne le condamne pas ; et si votre conscience vous condamne, malgré les ténèbres dont le péché l'a environnée, malgré toutes les illusions de l'amour propre, malgré tout l'aveuglement de l'orgueil, comment Dieu ne vous condamnerait-il pas ? Si vous ne pouvez subsister devant votre propre tribunal, tout partial qu'il est, comment pourriez-vous subsister devant le tribunal du juste Juge qui *sonde les cœurs et les reins*, et qui *ne tient point le coupable pour innocent* ? Si vous n'êtes pas purs à vos propres yeux, comment pourriez-vous être purs aux yeux de celui qui *a les yeux trop purs pour voir le mal*, et *devant qui les cieux même ne sont pas purs* ? Non, non : votre conscience vous crie que vous êtes coupables ; que vous devez vous repentir ; que vous avez besoin de pardon, et de cet Évangile par lequel seulement vous pouvez obtenir grâce.

De plus, je supplie les hommes qui fondent leurs espérances devant Dieu sur leur moralité, de bien considérer que leur morale, à laquelle, comme je viens de le montrer, ils sont loin de se conformer toujours, que leur morale qui déjà les condamne, est une morale incomplète, relâchée, corrompue, qui ne leur fournirait aucun légitime fondement de confiance, alors même que leur conduite y serait toujours exactement conforme. Leur morale est la

morale du monde, et non la morale de Dieu. C'est une morale qu'ils se sont faite à eux-mêmes, et que Dieu ne reconnaît point pour véritable. C'est la morale qu'enfante la corruption humaine, et non la morale que prescrit le Dieu saint et juste. La loi d'après laquelle ils se jugent est une loi de leur propre invention ; et celle d'après laquelle Dieu les juge, c'est la loi qu'il leur a donnée dans sa parole. Quand votre règle de conduite vous absoudrait, la règle de conduite que Dieu vous a donnée vous condamnerait. Cela est vrai, même de la morale sociale de l'Évangile, qui détermine vos devoirs envers vos semblables. Vous ne faites pas aux autres hommes tout ce que vous voudriez qu'ils vous fissent. Vous n'aimez pas votre prochain comme vous-même. Vous n'aimez pas vos ennemis, vous ne bénissez pas ceux qui vous maudissent, vous ne faites pas du bien à ceux qui vous haïssent, vous ne priez pas pour ceux qui vous outragent et qui vous persécutent. La morale sociale du Christianisme vous condamne. Vous devez vous repentir, vous avez besoin de pardon, besoin de cet Évangile par lequel seulement vous pouvez obtenir grâce.

Enfin, supposant même qu'un homme pût observer dans toute sa perfection cette morale sociale de l'Évangile qui détermine nos devoirs envers nos semblables, encore pourrait-il facilement être convaincu de péché. Vous êtes moral dans votre conduite envers les hommes ; vous ne leur faites aucun tort ; je veux un instant le supposer : mais êtes-

vous moral envers Dieu, et ne faites-vous pas tort à Dieu ? Ou croyez-vous peut-être que vous ne deviez rien à Dieu ? La créature ne doit-elle rien à son Créateur ? Un être qui a tout reçu de Dieu, ne doit-il rien à celui duquel il a tout reçu ? Votre conscience ne vous dit-elle pas que vous lui devez votre cœur, votre amour ? Ne vous déclare-t-il pas lui-même dans sa Parole que son premier commandement est que vous l'aimiez de tout votre cœur et de toute votre âme ? Vous ne le faites pas. Vous n'y songez pas même. Et pensez-vous que votre moralité expie votre manque d'amour pour Dieu ; que, parce que vous remplissez vos devoirs envers la société, vous soyez justifié de ne pas remplir vos devoirs envers Dieu ; que votre droiture, vos bonnes mœurs, votre bienfaisance, compensent votre oubli de Dieu et votre ingratitude envers lui ? Ne voyez-vous pas, au contraire, que plus vous avez le sentiment de vos obligations envers vos semblables, plus vous êtes coupable de n'avoir pas le sentiment de vos obligations envers Dieu ? que plus vous sentez les droits du prochain sur vous, plus vous êtes inexcusable de ne pas sentir les droits de Dieu sur vous ; puisque les droits de Dieu sur vous sont les premiers, les plus légitimes, les plus sacrés de tous les droits ? En les foulant aux pieds de propos délibéré, et en alléguant pour vous justifier que vous observez vos devoirs envers vos semblables, vous témoignez contre vous-même que vous êtes d'autant plus criminel de n'avoir ni

cœur ni conscience pour sentir ce que vous devez à Dieu, que vous avez un cœur et une conscience pour sentir ce que vous devez aux hommes. Et vous ne seriez pas coupable ? vous ne devriez pas vous repentir ? vous n'auriez pas besoin de pardon ? vous n'auriez pas besoin de cet Evangile par lequel seulement vous pouvez obtenir grâce ?

Mais parmi les hommes qui font une profession quelconque de foi au Christianisme, il n'en est peut-être pas un très-grand nombre qui se laissent égarer par une illusion qui suppose une si grande ignorance du Christianisme ; toutefois il en est beaucoup qui tombent dans une erreur opposée et non moins fatale ; celle de se tranquilliser par rapport à leur salut, et de se persuader qu'ils sont réellement Chrétiens, parce qu'ils ont des connaissances religieuses exactes, évangéliques, qu'ils mettent à la place de la conversion, de la foi, de la vie spirituelle.

Dans le pays et dans le siècle où nous vivons, la religion chrétienne ne peut pas manquer d'être connue, superficiellement du moins, par ceux qui fréquentent la maison de Dieu, et qui ouvrent quelquefois sa Parole. On ne peut guère demeurer complètement ignorant d'une doctrine qu'on entend prêcher de Dimanche en Dimanche, d'église en église, et que chaque page de la Bible annonce. Assurément c'est un immense avantage. La connaissance de la vérité divine est la semence de

toute conversion, de toute foi, de toute vie spirituelle. Mais la connaissance de la vérité n'est pourtant pas encore la conversion, la foi, la vie spirituelle. La science de la religion peut être en nous une science morte ; elle peut laisser notre conscience dans son sommeil, notre cœur dans son éloignement de Dieu, notre volonté dans sa rébellion contre la volonté divine. Elle peut habiter dans la même âme où règnent sans partage *la convoitise des yeux, la convoitise de la chair, et l'orgueil de la vie*. On peut recevoir l'Évangile dans sa tête, sans le recevoir dans son cœur, et sans en manifester les fruits dans sa conduite.

On ne rencontre, hélas ! que trop d'exemples d'une si monstrueuse inconséquence. Voyez cet homme qui connaît si bien la doctrine chrétienne, qui assiste à toutes les prédications où elle est annoncée avec pureté et avec talent. Suivez-le dans ses affaires : vous le trouverez aussi ardent qu'un mondain à s'amasser des trésors sur la terre, ou bien vous le verrez manquer de délicatesse scrupuleuse dans ses transactions commerciales ; une fausse déclaration, un mensonge, ne lui coûtent rien. Suivez-le dans sa famille : vous n'y verrez aucun fruit de la foi dont il fait profession. Le nom de Jésus-Christ n'y est pas prononcé ; l'esprit d'humilité, d'amour, d'union, de détachement, n'y règne pas ; peut-être même le culte du Seigneur n'y est-il jamais célébré. Observez cet homme dans la prospérité : elle l'enorgueillit, l'aveugle,

l'endort. Observez-le dans l'adversité : elle l'abat, le décourage, ou l'exaspère, point de résignation de cœur, point d'abandon entre les mains de Dieu. Voyez cet homme dans la société : rien dans sa conversation, dans sa conduite, dans l'esprit dont il se montre animé, ne le distingue des hommes qui ne professent pas de connaître l'Évangile. On dirait qu'il relègue la vérité à l'église, ou dans les confessions de foi, et que partout ailleurs elle ne doit plus exercer d'influence. Sans doute qu'il est peu d'individus, qu'il n'en est peut-être point auxquels tous les traits de ce tableau soient justement applicables ; mais il n'en est que trop qui, au fond, ne sont pas plus chrétiens que l'homme que je viens de décrire. Et cependant ils puisent dans leurs connaissances religieuses, dans leur orthodoxie morte, une inconcevable sécurité. Comme si, quand on n'a pas l'esprit de Christ, on était réellement son disciple ! Comme si la profession de la foi chrétienne unie à une vie anti-chrétienne, n'était pas une monstruosité ! Comme si être chrétien de tête, et mondain de cœur et de conduite, n'était pas l'inconséquence la plus alarmante ! Comme si connaître la vérité, et n'y pas obéir, n'était pas pire que de ne pas la connaître ! Hélas ! bien loin que nos connaissances religieuses doivent nous inspirer aucune sécurité, lorsque notre vie est en opposition avec la foi que nous professons, rien, au contraire, ne doit plus nous alarmer ; *car à qui il aura été beaucoup donné, il sera beaucoup redemandé ;*

et combien n'a pas reçu de Dieu celui qui a reçu cette connaissance de la vérité divine, source de toute conversion, de toute foi, de toute vie spirituelle ? Lorsqu'il la rend inutile, lorsqu'il vit à peu près comme s'il y était étranger, il est plus à blâmer, il est plus à plaindre, il est plus coupable, il se prépare une plus redoutable condamnation, que s'il n'avait jamais eu la moindre idée de la vérité divine ; car il étouffe une grande lumière, il méprise une grande grâce, il ferme son cœur à une puissante voix de Dieu.

Il faut qu'un tel homme passe de cette connaissance morte de la vérité, à une foi vivante, à une soumission cordiale et habituelle à cette divine vérité. Il faut qu'elle devienne en lui le principe de nouveaux sentimens et d'une nouvelle vie ; autrement il maudira tôt ou tard le jour où il l'a connue, et cette vérité, foulée aux pieds dans ce monde, s'élèvera en témoignage contre lui au jour du jugement, et, reprenant tous ses droits, sera pour sa conscience un ver rongeur et un feu dévorant. Nous pouvons nous représenter la vérité lui tenant ce langage : Je t'avais éclairé, mais tu as mieux aimé les ténèbres que la lumière. Tu connaissais la corruption de ta nature, mais tu n'en as point cherché le remède ; ton état de condamnation devant Dieu, mais tu n'as point travaillé à en être délivré ; l'amour de Dieu, mais tu y as fermé ton cœur ; la voie du salut, mais tu n'as pas voulu la suivre ; le Sauveur, mais tu ne t'es pas soumis à lui ; ta responsabilité, mais tu

ne t'en es pas souvenu ; les promesses de Dieu, mais tu ne les a point embrassées ; ses menaces, mais elles ne t'ont pas alarmé. Maintenant il est trop tard : il n'y a plus d'espérance. Je pourrais poursuivre, et vous montrer toutes les connaissances religieuses d'un tel Chrétien s'élevant en témoignage contre lui, fournissant à sa conscience et à son Juge autant de titres de condamnation contre lui qu'il a étouffé de salutaires convictions ; mais j'en ai dit assez pour que vous puissiez vous représenter quel sera l'état d'une âme qui se verra ainsi poursuivie devant le tribunal de Christ par toutes les lumières qu'elle a éteintes au dedans d'elle-même, par toutes les vérités qu'elle a admises en principe et rejetées en pratique, par toutes les convictions religieuses qu'elle a étouffées et rendues inutiles. Que dis-je ? rendues inutiles ! qu'elle a rendues ses plus redoutables accusateurs devant la justice éternelle. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. Que celui qui est forcé de se dire : Je suis cet homme-là, prenne pitié de lui-même. Qu'il se souvienne qu'il vaudrait mille fois mieux n'avoir jamais eu la moindre connaissance de l'Évangile, que de s'en détourner après l'avoir connu ; *que celui qui aura connu la volonté de son maître, et qui ne l'aura pas faite, sera battu de plus de coups ; et que Sodome et Gomorrhe seront traitées moins rigoureusement au jour du jugement que Chorazin et Bethsaïda.*

Enfin il est des hommes qui ne placent leur con-

fiance ni dans leur moralité, ni dans leur orthodoxie, mais dans leurs émotions religieuses. Ils savent, ils sentent comme par instinct, que la vraie religion doit agir sur le cœur ; que les croyances qui ne produisent pas d'effet sur les affections sont sans prix devant Dieu. Dès-là, abusant d'un principe vrai et juste en lui-même, ils fondent l'espérance d'avoir part au salut sur les émotions de piété que l'Évangile lu ou prêché a de temps en temps fait naître dans leur âme. Leur conscience a souvent été troublée, leur imagination excitée, leur cœur touché, ou par les terreurs de la loi divine, ou par la manifestation de l'amour de Dieu en Christ, ou par les magnifiques promesses d'une éternité bienheureuse. Il est des momens surtout, les momens d'affliction, où l'Évangile a parlé avec puissance à leur cœur. Ils en concluent qu'ils ont la foi, que leur cœur est changé, que leur vie est chrétienne, et qu'ils peuvent sans présomption regarder le ciel comme leur patrie. Ou je me trompe beaucoup, ou plusieurs de ceux qui m'écoutent se complaisent secrètement dans cette pensée : comment ne serais-je pas religieux, moi qui ai si souvent senti la douceur et les consolations de la religion ? Et cependant, si vous n'aviez point d'autre preuve de votre régénération et de votre foi, vous seriez bien à plaindre et exposé à un bien grand danger.

Je conviens que votre âme n'est pas aussi étrangère à l'influence de l'Évangile, ni aussi insensible

à son pouvoir que l'âme de beaucoup d'autres. Mais considérez aussi, je vous prie, qu'il n'y a guère que des incrédules déclarés et des impies endurcis sur lesquels la religion ne produise absolument aucun effet ; et qu'il est très-possible de n'être ni incrédule déclaré, ni impie endurci, sans être pour cela vrai Chrétien. Si les émotions religieuses qu'on éprouve étaient un signe infaillible de foi et de régénération, il n'est guère d'auditeurs des prédications évangéliques qui ne fussent en droit de se croire disciples de Christ. Car il n'en est guère qui puissent entendre proclamer, de Dimanche en Dimanche, les solennelles et saisissantes vérités du Christianisme, sans être quelquefois alarmés, touchés, pénétrés. Cette seule réflexion doit vous convaincre qu'il est facile de placer trop de confiance dans ces mouvemens passagers de piété, et d'en tirer des conclusions que rien ne saurait justifier.

Remarquez, en effet, que ces émotions religieuses qui vous paraissent prouver l'existence de la foi chrétienne dans l'âme, s'allient très-bien, s'allient malheureusement trop souvent avec une vie mondaine, et même avec une conduite immorale. On peut les éprouver de temps en temps, le Dimanche, au jour de l'épreuve, sur un lit d'infirmité, à côté de la tombe d'un être tendrement aimé, et n'en vivre pas moins habituellement sans crainte de Dieu et sans amour pour lui. On peut les éprouver et ne pas cesser d'être esclave du monde, adorateur de

Mammon, adonné aux plaisirs des sens, implacable dans ses ressentimens. On peut les éprouver et n'en être pas moins mari infidèle, épouse adultère, enfant dénaturé, magistrat prévaricateur, juge inique, négociant malhonnête. On peut les éprouver et persévérer néanmoins dans une conduite que la conscience et la loi de Dieu condamnent hautement. Ces émotions religieuses peuvent dans le fait constituer toute notre piété, et quelle piété que cette piété qui se manifeste par accès, qui n'exerce point d'influence sanctifiante sur la conduite, et qui laisse l'homme soumis à l'esclavage de ses passions. Concluons donc que ces mouvemens passagers de piété qui s'allient si facilement avec la persévérance volontaire dans le péché, ne prouvent rien quant à l'état spirituel de celui qui les ressent, et qu'y placer sa confiance, c'est bâtir sur le sable.

Demandez-vous chacun en particulier, sincèrement, et comme en présence de votre Juge, quels fruits ont produit dans votre cœur et dans votre vie ces émotions religieuses que vous avez si souvent ressenties ? Quels en ont été les résultats ? Vous avez eu de fréquentes convictions de péché ; vous ont-elles véritablement humilié ? vous ont-elles appris à craindre les jugemens de Dieu, et à déplorer la corruption de votre cœur ? Vous ont-elles amené à la repentance ? Quels sont, dans votre conduite, les fruits de votre repentance ? Quels mauvais penchans avez-vous subjugués, ou

du moins mortifiés ? Vous avez souvent gémi de la faiblesse de vos plus sincères résolutions, des égaremens de votre cœur, de la puissance des tentations. Ces humiliantes expériences vous ont-elles conduit à perdre, dans ce qui concerne la vie spirituelle, toute confiance en vos lumières, en votre sagesse, en vos forces ? vous ont-elles amené à tout attendre de la grâce de Dieu ? *Travaillez-vous à votre salut avec crainte et tremblement*, convaincu que *c'est Dieu qui produit en vous la volonté et l'exécution, selon son bon plaisir* ? Vous avez souvent été vivement touché de l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ. Y avez-vous cru véritablement ? En avez-vous un sentiment réel et durable, qui demeure dans votre cœur quand Dieu vous châtie ou vous éprouve ; qui vous console dans l'affliction ; qui triomphe dans votre cœur de l'amour du monde, et tourne vers ce Dieu qui nous a tant aimés, vos plus vives, vos plus profondes affections ? La charité de Christ, la pensée de son amour infini, de son profond abaissement, de ses terribles souffrances, a souvent brisé votre cœur, et fait couler de vos yeux des larmes d'attendrissement ; qu'en est-il résulté ? La charité de Christ vous presse et vous possède-t-elle habituellement ? Sa justice parfaite est-elle votre unique espérance ? sa mort, votre vie ; son amour, la joie de votre âme ? Avez-vous jamais pris sincèrement la résolution de ne plus vivre pour vous-même, mais de vivre pour celui qui est mort et ressuscité pour vous ? Qu'avez-

vous sacrifié à ce Sauveur qui a tout sacrifié pour vous ? A quoi avez-vous renoncé pour l'amour de lui ? Avez-vous pour lui cet amour qui apprend à garder sa parole ? Vous avez quelquefois été alarmé à la pensée des jugemens dont Dieu menace les pécheurs impénitens. Vous avez tremblé à la pensée qu'ils pourraient être exécutés contre vous. Quel effet cette terreur, qui a parfois bouleversé votre âme, a-t-elle produit sur vous ? Vous a-t-elle fait sortir de toute voie de perdition ? Vous a-t-elle appris à craindre ce Dieu terrible et saint qui sera pour ses ennemis un feu consumant ? Vous a-t-elle conduit au pied de la croix de Christ, votre unique refuge ? C'est par de telles questions qu'il faut sonder notre cœur et examiner nos voies. Je les livre à vos consciences. Je supplie le Seigneur de vous les adresser lui-même par son Esprit, et de vous donner d'y répondre en toute sincérité. Il ne faut pas nous aveugler nous-mêmes. Il faut nous voir tels que nous sommes. Notre Juge nous voit tels que nous sommes, et l'éternité nous trouvera tels que nous sommes. Amen.